

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Novembre 2025

N°376

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Conscience et réalité



4 PHILOSOPHIE

Pas de philosophie sans vie intérieure !

6 SOCIÉTÉ

Les poupées Shein : non à la faillite morale !

8 PHILOSOPHIE

Rencontre avec Nicolas de Cues ,
Un penseur moderne de la
Renaissance

12 SPIRITUALITÉ

Les sphères de la conscience



15 PSYCHOLOGIE

La peur dans les étapes de la vie

17 SYMBOLISME

Symbolisme du jardin



Téléchargez sur
Google play

Disponible sur
App Store

Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone



Conscience et réalité

Thierry ADDA
Président de Nouvelle Acropole France

Héraclite, philosophe du changement et du devenir, insistait au VI^e siècle avant J.-C. sur le fait que l'accès au monde commun passe par l'éveil de la conscience.

Arrêtons-nous une seconde, sur cette phrase incroyable : « *Il y a pour les éveillés un monde unique et commun, mais chacun des endormis se détourne dans son monde particulier.* » Pour Héraclite, le dormeur vit dans son petit monde intérieur, aveugle au réel et ne voit que ses projections. Pour s'éveiller, il lui faut sortir du sommeil, produit par l'enfermement dans ses émotions, ses opinions, et ses désirs, et s'arracher à ses illusions. C'est la condition pour accéder à un monde commun, un monde qui existe indépendamment de lui, un monde réel à partager.

Pour le dire simplement, le dormeur vit dans un monde qui n'appartient qu'à lui, quand celui qui s'éveille partage un monde commun à tous les autres hommes.

Sa synthèse géniale a fait sens pendant des siècles, tant il était évident pour le plus grand nombre, que grandir en conscience nous faisait accéder à une réalité plus haute. Mais l'exigence étant coûteuse et les consciences fatiguées, notre époque désorientée a trouvé la parade dans un tour de passe-passe vertigineux.

Comme l'explique Chantal Delsol, aujourd'hui tout s'est inversé. Dans la postmodernité, ce ne sont plus les dormeurs qui rêvent chacun dans

leur monde, ce sont les « éveillés » !¹ Chacun habite son monde et se pense détenteur d'une vérité propre, forgée par son histoire, son ressenti, sa communauté, son intérêt. La réalité, cette chose jadis solide, commune et partageable, s'efface, et la possibilité même d'un monde commun disparaît pour faire face à des bulles de perception qui s'entrechoquent. Un peu comme si chacun d'entre nous portait un casque de réalité virtuelle en se persuadant d'avoir les yeux ouverts...

Cette glissade, fruit d'un long processus de désenchantement du monde, ne s'est pas faite en un jour, mais dans la disparition progressive du sens avec lequel nous habitions le monde.

Nous avons rompu les liens avec la Nature, devenue un stock de ressources à exploiter, avons évacué la transcendance pour la remplacer par la raison, puis par le marché, et banni la beauté reléguée dans les musées. La famille comme possibilité de lien s'est disloquée, faisant place à l'individu, puis désormais au vide. La bulle d'irréalité est devenue la réalité. Chacun confond ses désirs avec le réel, ses émotions avec la vérité, son indignation avec la justice. La modernité n'a pas seulement perdu la transcendance, la beauté ou la nature... elle a perdu le monde lui-même !

Et dans ce monde étrange qui parle aujourd'hui de post-vérité, le réel, le vrai, le commun, le tragique, le beau s'en vont sur la pointe des pieds.

Comme le dit Nicolas Truong « ... *Le climat morose ne relève pas d'une confuse sensation... perte du rapport à la réalité et hausse des troubles mentaux sont les signes inquiétants du basculement de nos sociétés... les tueries sans raison, les réseaux sociaux où déferlent tant de pulsions incontrôlées et de harcèlements ciblés ... Les maladies mentales s'amplifient : une personne sur huit dans le monde souffre d'un trouble mental, les symptômes anxieux et dépressifs étant les plus fréquents* »².

Il y a urgence de revenir au sens premier de la phrase d'Héraclite : « *Il y a pour les éveillés un monde unique et commun* ». Ce que nous appelons réalité n'est pas ce que nous ressentons, mais ce que nous partageons.

La philosophie quand elle est vitale, pratique et quotidienne est la meilleure manière de sortir de cette bulle d'enfermement dangereuse qui coupe l'individu de ce qui l'entoure. Pierre Hadot³ l'a magistralement montré, la philosophie antique n'était pas un discours, mais un mode de vie, une pratique, un exercice spirituel au quotidien pour maîtriser passions, sensations et illusions.

Nous avons besoin de retrouver cette approche vitale pour examiner nos consciences désorientées, sortir de nos illusions, et retrouver l'ouverture à ce qui nous dépasse. Alors oui, le monde qui vient peut nous sembler fou. Mais c'est peut-être une chance, car dans cette folie généralisée, contre toute attente, la vraie lucidité redevient précieuse, et la philosophie importante. Car philosopher ne se résume pas à faire des dissertations du temps de ses études, mais consiste à s'entraîner, comme on entraîne un muscle, à voir la réalité telle qu'elle est, et non telle que nous voudrions qu'elle soit.

Philosopher, c'est vivre en apprenant à voir le monde tel qu'il est, et non tel qu'on le désire, base de toute conscience et de toute maturité.

C'est trouver un chemin de conscience pour réapprendre à habiter un monde commun, et assumer une résistance spirituelle face à la contamination du réel par le virus de la post-vérité. Gustave Thibon disait : « *L'homme n'est vraiment libre que dans la mesure où il consent à la réalité.* » Voilà la clef : consentir à la réalité. Pas la fuir, ni la repeindre, juste consentir, l'accueillir dans sa nudité et sa beauté.

Les philosophes antiques avaient compris que cette sagesse précieuse commence par la discipline du regard pour ne jamais quitter l'universel. Comme le dit si bien Marc Aurèle : « *Regarde en face de toi où te conduit la nature : la nature universelle par ce qui t'arrive, ta nature propre par ce que tu as à faire.* »

Si la nature du monde nous façonne par les événements, les circonstances et les aléas de la vie, notre nature propre nous enjoint de fuir tout déni, pour vivre avec dignité.

Une nécessité absolue dans un temps si confus. ■

(1) Chantal Delsol, *L'insurrection des particularités*, Éditions du Cerf, 2025

(2) Extrait de l'article de Nicolas Truong, *Cette sensation que « le réel s'effondre sous nos pieds », ou le nouveau malaise dans la civilisation*, paru dans le Journal *Le Monde*, le 11/10/2025

(3) Pierre Hadot, *La philosophie comme manière de vivre*, Éditions Le Livre de Poche, 2003

(4) Gustave Thibon, *L'ignorance étoilée*, Éditions Fayard, 1984

Photo : Pixabay.Victoria.Stress-8941882_1280

© Nouvelle Acropole

Pas de philosophie sans vie intérieure !

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



« Être philosophe n'est pas une question d'intelligence supérieure ou inférieure. C'est une question de profondeur », souligne le président international de Nouvelle Acropole, Carlos Adelantado Puchal.

Toute connaissance sans intériorité reste superficielle et instable. Découvrir cette profondeur, c'est apprendre à dépasser la surface des choses pour nous rapprocher du centre, c'est entrer en contact avec des choses essentielles, mais qui sont invisibles à nos yeux physiques.

La profondeur s'acquiert par l'élévation, c'est-à-dire la capacité à jauger nos problèmes quotidiens avec des critères universels. Ainsi, chacun peut se déprendre de ses passions et développer peu à peu le contrôle de ses pensées, de ses émotions et de ses désirs. Ces finalités ont toujours été présentes, comme nous le rappelle notre directeur international : « Les finalités des écoles de philosophie sont l'autarcie et l'ataraxie, c'est-à-dire la liberté qui empêche la dépendance et la capacité de ne pas être perturbé ».

Philosophie et vie intérieure : un chemin vers le centre

Bien souvent, notre existence se déroule à la périphérie de nous-mêmes, absorbés par les sollicitations du monde extérieur, contraints par nos automatismes et nos conditionnements. Nous croyons penser par nous-mêmes, mais bien souvent, nous ne faisons que répéter ce

que notre éducation, ou les leitmotive à la mode font tourner en boucle dans les réseaux sociaux.

La vie intérieure, au contraire, est un travail d'unification entre surface et profondeur, entre nos perceptions du monde, et notre conscience la plus élevée de nous-mêmes. C'est un chemin de retour vers soi, une ascension pour aller du multiple vers l'unité. L'image de l'Acropole, comme montagne à gravir pour atteindre le sommet de soi-même, exprime de manière juste ce cheminement pour se relier à son propre sommet qui éclaire et oriente toute notre existence.

La vie intérieure quand elle habite la philosophie, nous aide à percevoir la réalité au-delà des apparences, à discerner le permanent dans le transitoire, donnant un sens plus profond à nos expériences, nos relations, nos engagements.

Alors que notre époque favorise souvent la dispersion, faisant que le mental s'agit, les émotions s'emballent, les désirs se multiplient, la vie intérieure ne peut en aucun cas être un refuge ni un isolement. Elle est simplement une opportunité de nous recentrer pour parvenir à une présence plus authentique.

Elle ne demande pas un temps particulier, car elle est la vie même, une vie philosophique, vécue dans une recherche de conscience à chaque instant.

La philosophie véritable ne se limite donc pas à l'activité intellectuelle. Elle suppose un lien conscient entre l'Homme extérieur en nous, qui fait se mouvoir nos pensées ordinaires et nos émotions quotidiennes et cet Homme intérieur, immuable, plus profond, qui constitue notre réalité essentielle. Le lien vivant entre ces deux réalités est ce que nous pouvons appeler la vie intérieure.

Philosophie et exercices spirituels

Depuis l'Antiquité, les écoles de philosophie ont proposé des pratiques destinées à nourrir cette vie intérieure. Les stoïciens apprenaient à distinguer ce qui dépend de soi de ce qui n'en dépend pas ; les épicuriens invitaient à la simplicité et à la sérénité face à la mort ; les cyniques cultivaient la force de volonté, la résistance et la maîtrise de soi. Leur but commun : atteindre l'autarcie et l'ataraxie, signes de liberté intérieure.

Nouvelle Acropole s'inscrit dans cette continuité. Nous considérons la pratique des exercices spirituels, expression d'une véritable discipline philosophique, comme le patrimoine des écoles de philosophie, un héritage précieux pour la formation du caractère et la transformation de la connaissance en expérience. Ces exercices qu'ils soient de concentration, de réflexion, de silence, ou bien encore d'observation de soi, visent à fortifier la volonté et à éveiller la conscience. Répétés avec persévérance, ils deviennent des appuis de dépasser la clé intellectuelle pour parvenir à une appropriation opérationnelle. Cette ascèse, ou askesis, est une méthode vivante : elle relie la philosophie à l'action et transforme la théorie en expérience vécue.

Philosophie pratique et altruisme

Sous peine de s'assécher, la philosophie ne peut être tournée exclusivement vers les concepts. Nourrie de la vie intérieure de chacun, elle devient rayonnante et féconde, irradiant naturellement vers le monde. En cultivant ce lien intérieur, nous pouvons agir avec justesse, en accord avec notre conscience et avec la Vie. Nous pouvons faire les liens, comprendre de l'intérieur, agir avec discernement et ne pas nous contenter de savoir intellectuellement. Relier philosophie et vie intérieure densifie l'individu et lui permet d'honorer ses convictions dans l'action, en assumant ses responsabilités envers lui-même et envers la société. Car, comme le souligne Carlos Adelantado, « c'est en nous souciant des autres que la vie intérieure se développe ».

Relier philosophie et vie intérieure demande de la constance, de la persévérance et une profonde sincérité. C'est un chemin authentique qui permet de sortir des concepts, et de rendre visible les idées invisibles, permettant à un peu de sagesse de se manifester dans notre vie quotidienne. Alors, comme le disaient déjà les Anciens, la philosophie cesse d'être un discours pour devenir un art de vivre.

Loin de toute approche académique ou exclusivement théorique de la philosophie, comprenons-le bien, il n'y a pas de véritable philosophie sans vie intérieure. Notre société blasée, où règne l'impuissance et l'à quoi bon, a un immense besoin de ce retour aux sources revigorant pour redonner de la vitalité à la pensée, du bon sens à l'action, et un peu plus de dignité et de grandeur à nos existences. ■

Photo : Victoria de Pixabay

© Nouvelle Acropole



Les poupées Shein : non à la faillite morale !

Isabelle OHMANN
Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Il n'a pas été possible d'échapper dernièrement au scandale provoqué par la vente en ligne de poupées à caractère sexuel par le géant chinois de la mode ultra-rapide, Shein.

Il s'agissait de la mise en vente de produits qui, selon les autorités françaises, « permettent difficilement de douter du caractère pédopornographique des contenus ». En France, la Direction Générale de la Concurrence, de la Consommation et de la Répression des Fraudes (DGCCRF) a immédiatement saisi le procureur de la République.

Le crime que représente la pédopornographie est la violation la plus absolue de la dignité humaine. C'est l'exploitation, la marchandisation et la fétichisation du corps de l'enfant.

La commercialisation de ces objets à caractère pédopornographique sur sa plateforme ne relève pas d'une simple erreur de référencement ou d'un défaut de fabrication de la part de l'entreprise. En effet, pour éviter la sanction, Shein a supprimé les produits incriminés de ses plateformes françaises, mais l'a laissé en vente sur le reste de ses catalogues !

L'équation du profit

Avec un cynisme confondant, certains ont pu se réjouir de la publicité que leur procurait

involontairement ce qu'ils appellent, en euphémisant, une polémique plutôt qu'un scandale, tel le BHV qui accueillait en grande pompe l'installation du géant chinois dans son magasin parisien.

En clair, pour conquérir des parts de marché, la commercialisation d'un produit, même criminel, devient une simple variable dans l'équation du profit. C'est une logique algorithmique sans conscience.

Pour paraphraser Rabelais, nous pourrions dire que « commerce sans conscience n'est que ruine de la civilisation ».

Car on peut légitimement s'interroger sur le référentiel culturel de ceux qui acceptent la compromission avec l'abominable pour maximiser leur chiffre d'affaires.

La protection de l'enfance est le pilier intangible de toute société qui se prétend civilisée. Lorsque des agissements trahissent cette valeur fondamentale, c'est la structure même de notre contrat social qui est menacée. Et ceux qui l'enfreignent ne commettent pas seulement un crime isolé ; c'est une provocation lancée à nos lois et à notre morale collective.

Le cancer pornographique

Ce scandale est le symptôme d'une pathologie plus profonde de notre société : le cancer pornographique.

Selon certaines estimations, le contenu pour adultes représenterait 25% du trafic vidéo en ligne. L'accès au contenu pornographique n'a jamais été aussi massif et précoce. En France, selon l'ARCOM, plus de deux millions de mineurs consultent des sites pour adultes chaque mois, et l'accès se fait très majoritairement via le smartphone.

Cette agression fait courir aux plus jeunes le grand danger de confondre toutes les valeurs, le normal et l'inacceptable, le respect et la violence, l'amour et la sauvagerie. La frontière entre le légal et l'illégal, le moral et l'immoral, s'est dangereusement effacée.

Le cancer pornographique nous rabaisse à la condition animale. Il nous fait perdre la notion de ce qui fait de nous des hommes.

Une révolution des consciences

Sommes-nous donc à ce point contaminés que nous avons perdu notre capacité de réaction, confortablement installés dans un silence qui fait de nous les complices des crimes les plus ignobles ? Aurions-nous renoncé à toute commune décence ?

Comme le disait le philosophe, Jorge Livraga, fondateur international de Nouvelle Acropole : « Nous devons reconnaître que le corps humain est également digne de respect. Le corps humain ne doit pas être vilipendé, il ne doit pas être insulté ni utilisé pour les choses les plus basses, mais au contraire, il doit être respecté dans tout ce qu'il a de valable. De là, il est nécessaire de préciser que lorsque nous disons "NON À LA PORNOGRAPHIE", nous ne disons pas "non à la nudité", "non à l'art".

Il ne s'agit pas non plus d'une manière prude de voir l'histoire. C'est que la nudité classique, la beauté, n'ont rien à voir avec la pornographie, avec l'intention de tout sexualiser, de tout salir, de toujours recourir à une expression violente et blessante. »

Il est temps d'exiger des comptes, non pas seulement pour le retrait d'un article, ni même pour la refonte totale des systèmes de contrôle de ces plateformes géantes, mais bien pour le réveil de la conscience humaine.

Nous ne pouvons accepter l'invasion de la laideur, de la vulgarité, la normalisation de la pornographie, en euphémisant toutes les violences.

L'argent et la technologie ne peuvent pas être des boucliers contre la loi et surtout l'éthique et la conscience morale.

Il en va de l'honneur de notre civilisation de garantir la dignité de l'homme.

Osons entrer en résistance spirituelle !

Crédit image : Tatyana de Pixabay

© Nouvelle Acropole

Un penseur moderne de la Renaissance

Nouvelle Acropole Espagne



Nicolas de Cues est l'un des grands penseurs du XV^e siècle. Théologien et philosophe, il fut à la fois homme de connaissances et homme d'action. Ce cardinal précurseur de nouveaux modes de penser, s'intéressa de près aux mathématiques, à la mécanique, à l'astronomie. Il se fit également remarquer par ses écrits, ses missions diplomatiques et ses interventions auprès de la papauté. Il prôna inlassablement le dialogue et la conciliation pour dépasser les oppositions.

Nicolas Chrypffs — ou Krebs — plus communément appelé Nicolas de Cues naît à Kues, sur les rives de la Moselle, région de Trèves, actuelle Allemagne, en 1401. Son père, Johan Chrypffs, un riche armateur, meurt en 1451 et sa mère, Catherine Roemer, en 1427.

Il fait ses premières études à l'école des Frères de la Vie Commune, au Deventer (Pays-Bas), dont la dévotion moderne, harmonisant le mysticisme et la raison, influence puissamment le jeune étudiant. Il étudie d'abord le droit à Heidelberg et à Padoue, et devient expert en droit canonique. Pendant son séjour à Padoue, il se lie d'amitié avec Paolo Toscanelli, médecin et scientifique réputé. Après plusieurs années de pratique juridique, il étudie la théologie à Cologne et se fait ordonner prêtre. Il étudie également le latin, le grec, l'hébreu et plus tard l'arabe.

En 1432, il commence son activité politique et diplomatique en se rendant au concile de Bâle comme représentant de son évêque, avec pour mission d'obtenir la réforme du calendrier et de promouvoir l'unité politique et religieuse de la chrétienté.

En 1437, il entre au service du pape Eugène IV, qui l'envoie en tant que légat papal à Constantinople, afin de préparer le prochain concile de Ferrare et d'obtenir l'assistance de l'empereur Jean Paléologue, le patriarche de Constantinople et d'un grand groupe d'évêques en vue de l'unification des églises catholique et orthodoxe, ce qui sera réalisé pendant une courte période. Dans cette commission se trouvait également George Gémiste Pléthon, promoteur de l'orientation néoplatonicienne de l'Académie florentine.

Lors de son bref séjour de deux mois dans la capitale de l'Empire byzantin, il découvre des manuscrits grecs de saint Basile et de saint Jean Damascène. En 1438, il se trouve à Ferrare pour informer le pape et plus tard prendre une part active au concile de Florence.

Dans les années suivantes, il développe une activité intense comme envoyé papal à divers congrès allemands, il prêche la croisade contre les Turcs, réforme des églises, des monastères, des hôpitaux, essaie de faire revenir les hérétiques hussites au sein de l'Église, et en même temps il mène à bien des missions délicates de haute politique comme la pacification des relations entre l'Angleterre et la France. Comme dirait de lui l'abbé alchimiste Trithème : « il apparaissait partout comme un ange de lumière et de paix ».

En 1448, le pape le nomme cardinal, bien qu'il refuse un tel honneur, auquel l'oblige le pape suivant, Nicolas V, en lui attribuant l'église Saint-Pierre-aux-liens à Rome et en l'affectant au diocèse de Brixen. En prenant en charge cette mission, il est impliqué dans des conflits politiques avec Sigismond, duc d'Autriche et comte du Tyrol, qui finira par l'emprisonner, et qui forcera le Cusain à la démission, faisant accréditer l'excommunication papale.

Malgré son caractère pacificateur et le fait d'avoir résolu tant de litiges tout au long de sa vie, il ne put voir la paix dans son propre diocèse, qui se produisit deux ans après sa mort, survenue en 1464 à Todi, en Ombrie, alors qu'il accomplissait une nouvelle mission, envoyé par le pape Pie II.

Son corps repose dans son église de Saint-Pierre-aux-liens à Rome, mais son cœur fut déposé devant l'autel de l'hôpital de Cues, fondé par le cardinal avec son héritage familial et destinataire de son importante bibliothèque et de son matériel scientifique. Deventer, la ville de ses études de jeunesse, reçut

également la « Bourse cusaine », une dotation pour financer les études de jeunes séminaristes pauvres.

Une œuvre éclectique

Sa vie d'action intense ne l'empêcha pas de composer une œuvre vaste qui peut être classée en quatre sections :

• Écrits juridiques

De concordantia catholica et *De auctoritate praesidendi in concilio generali*, à l'occasion du concile de Bâle, dans lesquels il soutient la supériorité des conciles sur l'autorité du pape et propose des réformes qui purent s'appliquer quelque temps plus tard.

• Écrits philosophiques

Le plus connu est son traité *De docta ignorantia*, (la docte ignorance) sur le fini et l'infini. Il aborde une théorie de la connaissance dans ses traités *De conjecturis* et le *Compendium*.

• Écrits théologiques

Ce sont des traités dogmatiques, ascétiques et mystiques, dans lesquels on trouve des échos de Thomas de Kempis (1). *De cibratione alchorani* écrit à l'occasion de sa visite à Constantinople, aborde le thème de la conversion des musulmans. *De quaerendo Deum*, *De filiatione Dei*, *De visione Dei* et *Excitationum libri X*, rassemblent ses réflexions mystiques sur la Sainte Trinité et la notion de Dieu et ses relations avec le monde.

• Écrits scientifiques

Il s'agit de douze traités pour la plupart brefs, parmi lesquels se trouve *Reparatio calendarii*, correction et mise à jour des Tables alphonsoines, élaborées à l'époque du roi Alphonse X le Sage.

Dans les ouvrages consacrés aux mathématiques il établit la quadrature du cercle et recourt fréquemment au symbolisme des lettres et des nombres dans ses réflexions.

En ce qui concerne l'astronomie, pour le Cusain, la Terre n'est pas le centre de l'univers et n'est pas immobile mais en mouvement, ses pôles ne sont pas fixes et les corps célestes ne sont pas complètement sphériques, ni leurs orbites circulaires.

Précurseur d'une pensée moderne à la Renaissance

Nicolas de Cues est considéré comme un précurseur de la nouvelle philosophie de la Renaissance, qualifiée de « moderne » ou pré-moderne. Giordano Bruno se considéra comme disciple et continuateur du cardinal cusain.

Il reprend l'idée de l'évolution cosmogonique, pour laquelle Dieu, au lieu du moteur immobile et omni-parfait de la scolastique, se base sur le mouvement, qu'il utilise également pour ses relations avec le monde.

Le monde est une évolution divine, il acquiert donc plus d'importance.

Enfin, l'homme montre des vestiges de Dieu et du mouvement dans l'essence de sa capacité cognitive. Ces éléments, la valeur du monde et de l'homme deviennent essentiels dans la philosophie de la Renaissance qui émergeait alors.

Quant à sa théorie de la connaissance, il distingue quatre degrés : les sens, qui fournissent des images confuses et incohérentes ; la raison, qui les diversifie et les ordonne ; l'intellect, la raison spéculative qui les unifie ; et enfin, la contemplation intuitive, qui permet de comprendre l'unité des contraires.

Nous pouvons résumer les propositions philosophiques qui se trouvent dans ses œuvres :

• Doctrine des conjectures.

La vérité est au-dessus de notre connaissance et savoir qu'il en est ainsi, constitue la première science. C'est l'idée de « la docte ignorance »,

c'est-à-dire, la sagesse comme reconnaissance des limites de la connaissance. Il prend du Pseudo Denys sa théologie négative et la voie vers le *Deus absconditus* : pour aspirer à la connaissance de l'unité suprême, il est nécessaire que l'homme fasse abstraction des affirmations positives, en se détachant de la connaissance des contraires.

• Doctrine de la *coincidentia oppositorum*

Dieu, parce qu'il est infini, est au-dessus de ce qui est et de ce qui n'est pas ; et en Lui se trouvent les deux dimensions et toutes les oppositions qui existent entre les êtres. C'est l'unité suprême, qui exige de l'âme la contemplation intuitive, au-delà de la connaissance, qui la conduit à la connaissance de Dieu.

• Doctrine du posset

Tout ce qui existe est possible. La possibilité devrait être antérieure et postérieure à l'être en acte. En Dieu, les deux s'y trouvent. Dieu n'est ni simple être ni simple pouvoir être, mais posset, c'est-à-dire un pouvoir être qui est parvenu à être d'une manière réelle et absolue.

Doctrine de la complication et de l'explication

Tout étant possible en Dieu, c'est la complication de toutes les choses, d'où le fait que la différence entre Dieu et le monde n'est que relative. Dieu n'a plus d'être par rapport au monde, mais il l'a d'une autre manière. Le monde est la manifestation de Dieu et en lui réside le principe de son unité et de son ordre ; c'est le « plus grand concret et composé ».

Dans son œuvre, on trouve des antécédents de l'idée de Giordano Bruno sur l'infini, symbolisée par la phrase « Dieu est une sphère dont le centre se trouve partout et la circonference nulle part » affirmation qui se trouvait déjà dans un traité hermétique du XII^e siècle, intitulé *Liber XXIV philosophorum*, un écrit anonyme composé de 24 définitions de Dieu, chacune suivie d'un commentaire. ■

(1) Thomas de Kempis, né Thomas von Kempen (vers 1380 -1471), était un moine néerlandais du Moyen-Âge. Il est principalement connu pour avoir écrit *L'Imitation de Jésus-Christ*, une œuvre religieuse majeure. Ordonné prêtre en 1413 ou 1414, il a également été sous-prieur et maître des novices. Il a rédigé environ quarante traités spirituels

(2) Son appellation nous vient du mystique rhénan Maître Eckhart. L'œuvre, dont la date de rédaction est incertaine, a été étudiée par l'historien de philosophie

allemand Clemens Baeumker qui a contribué à son analyse et à l'histoire du néo-pythagorisme et du néoplatonisme au Moyen-Âge.

Article traduit du site

<https://biblioteca.acropolis.org>

par Michèle Morize

Crédit image : Wikipedia

© Nouvelle Acropole

Les sphères de la conscience

Thierry ADDA
Président de Nouvelle Acropole France



Ce qui fait la différence entre une intelligence artificielle et un esprit qui s'émerveille et nous rend humain, est la conscience. Mais ce n'est pas si simple, car comprendre ce qui nous rend véritablement humain, nous demande de faire un véritable voyage à l'intérieur de nous-mêmes. La phrase marquée au fronton du temple de Delphes, « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux », n'est pas juste une phrase poétique nous invitant à réfléchir sur notre nombril. Elle est bien plus profonde, elle nous suggère que la clé pour comprendre l'univers est déjà en nous.

Comprendons qu'à l'ère de l'intelligence artificielle, il y a une distinction cruciale entre deux choses radicalement différentes et à ne surtout pas confondre, l'intelligence et la conscience. L'intelligence est mécanique, elle est capacité à traiter l'information, à résoudre un problème, à raisonner. La conscience est tout autre chose, elle est la présence à soi qui vient donner un sens, une valeur, une importance à ce que nous sommes en train d'examiner.

L'étincelle et le feu

Si l'intelligence est le calcul, la conscience est la lumière qui éclaire le résultat. Nous pouvons accumuler toutes les connaissances du monde, tous les faits, tous les raisonnements les plus logiques qui soient, sans cette petite étincelle de conscience, tout cela restera inerte comme un tas de bois sec. Il manque le feu pour lui donner de la vie et de la chaleur.

Cette idée d'étincelle ne date pas d'hier, Aristote, déjà à son époque, faisait une distinction assez similaire. Il parlait de l'intellect

passif, qui stocke l'information à la manière d'un disque dur. Mais il décrivait également un intellect actif qu'il voyait comme éternel et spirituel. Pour lui c'est cet intellect, comme une lumière intérieure, qui éclaire la connaissance pour en faire surgir la vérité. C'est l'étincelle de la conscience.

Même la plus performante des machines ne peut que produire un raisonnement complexe, mais sans la capacité de réflexivité, ce recul qui nous permet de nous dire qu'à cet instant précis, nous sommes conscients de ce que nous pensons, et le pesons pour l'arbitrer. Ce retour sur soi-même est le propre de la conscience humaine.

Activer le dialogue intérieur

Alors, comment s'active la conscience ? Par un processus intérieur qui n'est pas automatique, mais résulte d'un choix. Platon disait que la pensée, la vraie, est un dialogue de l'âme avec elle-même. Il ne parlait pas juste de ce petit brouhaha mental que nous avons tous dans la tête en permanence.

Il parlait d'une conversation profonde, d'une véritable exploration de notre monde intérieur.

En fait, la conscience naît d'une sorte de retournement. Au lieu de nous laisser emporter par le courant des événements, nous choisissons de faire un pas de côté et nous détachant de la réaction purement automatique aux circonstances, nous nous retournons vers l'intérieur et commencer à nous interroger nous-mêmes. L'outil le plus puissant de ce retournement est une question toute simple : pourquoi ?

Pourquoi penser ainsi, pourquoi ressentir cette émotion ? La question du pourquoi vient casser tous nos automatismes. Elle nous force à cesser de croire nos pensées sur parole, pour aller chercher leur véritable origine et pouvoir nous prononcer. C'est la raison pour laquelle, d'anciennes traditions comme les *Upanishads* parlaient de cet éveil comme d'un feu sacré au creux du cœur. C'est une image très forte, parce que la conscience est exactement comme un feu, elle apporte de la clarté dans la confusion, de la chaleur dans nos relations et une détermination qui donne un sens à nos actions. Une fois que ce feu est allumé, la conscience ne reste pas immobile. Elle grandit, elle s'élargit en cercles, un peu comme des ondes qui se propagent à la surface de l'eau.

Les différentes sphères de la conscience

La première sphère de la conscience, la plus proche, est soi-même. Elle naît de la réponse à la grande question de « *qui suis-je ?* », mais en allant beaucoup plus loin que les étiquettes habituelles qui nous font nous définir par notre métier ou notre statut. Elle nous permet de toucher à notre identité profonde, à ce qui reste quand nous avons retiré tout ce qui est extérieur.

Puis ce cercle de conscience s'élargit et

commence à inclure les autres. Nous arrêtons de les voir comme de simples outils, des obstacles ou des fonctions dans notre vie. Nous commençons à les reconnaître pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire d'autres êtres humains, d'autres centres de conscience. Chacun avec son propre monde intérieur. Ce n'est qu'à partir de là que la véritable empathie peut naître.

Enfin, la dernière sphère, la plus vaste, est celle de la conscience du monde. Cela ne signifie pas que nous allons tout comprendre du monde, puisque c'est impossible, mais cela veut plutôt dire que nous acceptons sa complexité, ses contradictions, ses paradoxes. L'individu qui a fait ce parcours de conscience commence alors à chercher sa juste place, non plus au centre de tout, mais comme une petite partie cohérente d'un grand ensemble qui le dépasse.

La vie est à l'image d'un récipient que nous commençons à remplir avec du sable, puis de petits cailloux pour poursuivre par de gros galets qui finalement ne rentrent plus dans le peu de place restante. Sans conscience, c'est ce que nous faisons, nous remplissons notre vie de sable, au lieu de commencer par les choses fondamentales. Le sable, ce sont les urgences, les distractions, les choses sans importance, mais à la fin, il ne reste plus aucune place pour l'essentiel.

Le rôle de la conscience dans les choix

La conscience est ce qui nous permet de choisir nos grosses pierres, nos vraies priorités, et de les poser d'emblée, pour construire notre vie autour d'elles. Le reste, le sable des circonstances, prendra sa place sans les aliéner. Ce faisant, nous découvrons alors l'impact puissant de la conscience sur nos vies, sa capacité à nous transformer, quand nous faisons le choix de qui nous voulons devenir. C'est un changement radical de perspective.

D'ordinaire, nous nous demandons ce que nous voulons faire dans notre vie quotidienne, changer de travail, déménager, partir en voyage... mais l'usage de la conscience nous pousse à nous poser la question bien plus profonde et essentielle de qui nous voulons devenir.

La source de notre liberté

Car la conscience est une soif de devenir, un désir de grandir, de s'améliorer, de s'aligner un peu plus chaque jour avec nos valeurs les plus profondes. Et, c'est justement parce que nous sommes conscients de nos imperfections, de nos failles, mais aussi de notre incroyable potentiel, que nous pouvons nous projeter vers un avenir meilleur.

Socrate fut peut-être le plus grand exemple de cette force. Sa conscience lui dictait de respecter les lois d'Athènes, même si les lois de cette cité le condamnaient injustement à mort. Par son choix, et parce que sa voie intérieure était plus forte que son instinct de survie, il est devenu pour nous tous le modèle de celui qui reste fidèle à ses principes, quel qu'en soit le prix à payer.

Comprendons que la conscience est la seule source de notre véritable liberté, car elle seule peut nous permettre de choisir notre chemin. Elle possède cet incroyable pouvoir de transformation, de nous donner jour après jour, la force de vivre une vie qui a du sens. Une vie qui ne soit pas dictée par nos émotions du moment. Cette démarche nous conduit dès lors à la seule question qui compte vraiment, une question que chacun doit poser avec gravité au centre de sa vie : qui faisons-nous le choix de devenir ? ■

La question est simple... mais immense !

Article rédigé d'après la conférence donnée par Thierry ADDA le 14 mai 2025 à L'espace Le Moulin (Paris 5)
Crédit image : Depositphotos.com N°46184127_S

À voir sur YouTube

<https://www.youtube.com/watch?v=OFGMX-ULxP7o>

À écouter en podcast :

<https://www.buzzsprout.com/293021/episodes/17312786-les-sphères-de-la-conscience>

À lire

Les sphères de la conscience

Carlos ADELANTADO

Éditions Acropolis, 2025, 100 pages, 12,90 €

© Nouvelle Acropole

La peur dans les étapes de la vie

Carlos ADELANTADO

Président de l'Organisation Internationale
Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)



Comme chaque époque a eu sa propre peur, il semblerait que chaque âge de la vie ait également ses propres peurs. Que faut-il craindre réellement ?

Nous vivons dans le monde du laser, des accélérateurs de particules, de la transmission d'images par satellites, des macroordinateurs et des puces électroniques, et de nombreuses autres choses si particulières de notre époque.

Mais, en même temps, nous vivons avec nos désirs, nos passions, nos défauts et nos vertus, avec nos peurs universelles et atemporelles, propres à tout être humain et à toute époque.

Il est bien certain que tout temps possède sa peur exclusive, comme les gens du Nord craignaient — quand le ciel était le Ciel — qu'il leur tombe sur la tête ou comme l'homme médiéval avait peur de traverser les bois la nuit ou de sillonnner les océans par crainte des sorcières, des dragons et des abîmes ou comme le pacifiste désesparé de maintenant craint qu'un fou appuie sur le bouton rouge.

Cependant, il y a des peurs de toujours qui semblent faire partie de l'être humain et de son bagage psycho-génétique ; elles l'accompagnent du berceau jusqu'à la tombe, durant toute son existence, dans toutes les saisons de sa vie. Il semble ainsi que les âges chronologiques participent plus que nous ne le croyons aux processus de nature psycho-mentale en lien avec la peur.

Peur de la réalité dans l'enfance et l'adolescence

Il est évident que l'enfant vit dans une réalité

différente, où un long bâton peut être un cheval qui sert à chevaucher ou une cabane mal dissimulée avec des branchages un merveilleux palais secret. Il est également évident que pour un adolescent tout est possible, qu'à cet âge-là on a une solution parce qu'on sait tout ou qu'on croit tout savoir.

De ce point de vue, nous vivons actuellement dans une société dans l'enfance qui croit tout savoir et qui a peur d'avouer qu'il y a certaines choses qu'elle ne sait pas parce qu'elle a besoin de s'affirmer. Nous ne voulons pas voir la réalité.

Cela nous fait peur de confesser que nous ne savons pas avec certitude ce qu'est l'éther, ce qu'est la matière et ce qu'est l'énergie, autrement dit ce qui compose l'univers matériel et qui constitue la Triade de la Science.

Cela nous fait peur de reconnaître que l'homme de Néandertal, avec son cerveau, pourrait faire des études universitaires.

Cela nous fait peur d'admettre que la théorie du Big Bang n'explique pas de façon satisfaisante l'origine de l'univers.

Mais l'homme cesse d'être un enfant lorsqu'il commence à accepter la réalité qui l'entoure et qu'un beau jour, il se rend compte que, pour vivre, il faut travailler, qu'il devient chauve de façon irrémédiable ou que sa fiancée l'a quitté pour un autre.

Peur de perdre ce que nous avons à la période de maturité

Il s'agit là d'une peur sociale qui nous assaille dans la mesure où nous croyons que ce que nous considérons comme nôtre peut être menacé et, vu que durant l'étape de l'enfance et de l'adolescence, on ne peut posséder que bien peu (ou qu'on est inconscient de ce qu'on a et de ce que cela vaut), cette crainte est propre à l'époque de la maturité.

Notre société agit rapidement pour inculquer le sens de la propriété, pour que les citoyens apprennent que « tu vaus ce que tu possèdes ! » et progressivement grandit la peur de perdre le prestige obtenu, la réputation conquise et, enfin, la peur du « qu'en-dira-t-on ». C'est grâce à cette peur, si largement répandue sur toute la surface du globe, que l'un des monstres les plus terribles et les plus impitoyables jouit d'une bonne alimentation et d'une excellente santé : **la rumeur**.

Ce monstre a été décrit par le poète romain Virgile à travers les mots suivants :

« Elle grandit en se déplaçant et gagne en force en avançant. Minime au début, sous l'effet de la crainte, elle s'élève ensuite dans les airs tout en marchant sur le sol, la tête cachée dans les nuées.

Monstre aux pieds véloces et aux ailes rapides, démesuré, doté d'autant d'yeux vigilants logés sous autant de plumes qu'en porte son corps, d'autant de langues, de bouches et d'oreilles qui se dressent.

De nuit, elle vole dans l'ombre, entre ciel et terre, en chuchotant, sans fermer les yeux pour goûter la douceur du sommeil.

De jour, elle se poste, de garde, sur les toits ou les hautes tours. »

Y a-t-il une solution à cette peur ?

Les stoïciens croyaient que oui, que la solution consiste à savoir faire la différence entre nos biens véritables et ceux qui ne le sont pas ; et ce qui est réellement nôtre sont les choses qui dépendent de nous : jugements et opinions, actes, mouvements désirs... Quant aux choses qui ne dépendent pas de nous, nous ne pouvons pas les inclure dans l'inventaire de nos biens : les biens matériels, la réputation, les dignités et les honneurs.

Peur de l'inconnu, de la différence et de la nouveauté à la vieillesse

Et peur de la mort... qui, d'une certaine façon, est aussi la peur de perdre ce que nous avons et la peur de la réalité.

Nous sommes vieux quand nous rejetons, d'entrée de jeu, le nouveau, le différent.

Et c'est ainsi que se génèrent les racismes et les intolérances.

En vérité, il serait intéressant de favoriser une pédagogie basée sur le courage, et pas tant sur les peurs et les faiblesses de l'être humain. Bien que, comme l'a enseigné Platon, peur et courage soient étroitement unis, se donnent la main et se reflètent ainsi dans la définition platonicienne : le courage, c'est savoir ce dont il faut avoir peur et ce dont il ne faut pas avoir peur. ■

Article extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Marie-Françoise Touret

N.D.L.R. : Le chapeau a été rajouté par la rédaction

Crédit image : Adobe.stock.com N° 564495128

© Nouvelle Acropole



Symbolisme du jardin

Marie-Agnès LAMBERT et Yun Ju COMMÈRE

Jardin d'Eden, jardin des Hespérides, jardin médiéval, jardin de Versailles... le jardin représente autant d'espaces mythiques que réels et son intérêt s'est développé à travers les siècles.

Le jardin — un lieu où la nature apparaît encadrée, ordonnée et cultivée — est un symbole de la conscience humaine qui a dominé l'inconscient le plus instinctif et inférieur. C'est le milieu où la nature apparaît soumise et où règne l'ordre face au chaos externe.

Le jardin dans les religions

À travers les religions, le jardin représentait le paradis (dont le mot vient du persan *pairidaeza* (« enclos sacré »)).

Dans la Bible, le jardin d'Éden est le premier lieu de l'humanité : un lieu de félicité originelle, harmonie parfaite entre l'Homme, Dieu et la Nature.

Le jardin devient ainsi un symbole du paradis terrestre, du « jardin d'Eden », où le Créateur a installé et où vécut heureux le premier couple humain — Adam et Ève — jusqu'à leur chute et leur expulsion. Selon la Genèse, Adam cultivait ce royaume naturel où toute forme de vie était respectée et où régnait la beauté et l'harmonie.

Dans le Coran, le jardin représente également le paradis éternel promis aux croyants (en arabe, le mot *janna* signifie « jardin »).

Le taoïsme a développé le concept de jardin comme un lieu d'intimité et de calme, un paradis projeté pour refléter le ciel sur la terre.

Les cloîtres des monastères, les jardins de l’Alhambra et les villas du quartier de l’Albaicin de Grenade, le jardin fermé des maisons musulmanes, tous, avec leurs fontaines centrales, susurrant le murmure de l’eau, sont des images qui nous rappellent le jardin d’Eden. Tant les patios des couvents que les cloîtres des églises médiévales sont l’exemple parfait de ce Jardin qui symbolise le Paradis.

Le jardin devient alors un lieu sacré de paix, d’origine, de vie protégé.

Le jardin dans l’Antiquité gréco-romaine

Les philosophes se réunissaient dans les jardins : l’Académie de Platon dans un bosquet sacré, Épicure et ses disciples dans son jardin d’Athènes.

Les Romains pratiquaient l’*otium*, un loisir studieux, dans des villas avec des jardins conçus pour la contemplation et la culture de soi.

Ainsi le jardin devient un lieu d’apprentissage, de retraite et d’harmonie.

Le jardin médiéval

Au Moyen-Âge, le jardin *hortus conclusus* (jardin clos) est clos de murs, structuré, souvent petit : c’est un lieu de représentation spirituelle. Il symbolise la Vierge Marie, un lieu pur et protégé, empreint de spiritualité et de fertilité.

Dans certaines abbayes, comme à Saint-Georges de Boscherville, en Haute Normandie (1), on y trouve des plantes aromatiques, un verger et surtout un jardin de plantes médicinales pour soigner. Ce jardin a été recréé à l’identique du Moyen-âge par des dessins et documents du XVII^e siècle.

Les plantes avaient un côté symbolique : la rose pour l’amour divin, le lys, symbole de pureté, la vigne représentant le Christ...

Le jardin devient alors un espace sacré et codé, un miroir de l’âme chrétienne.

Le jardin Renaissance et baroque : ordre et pouvoir

À la Renaissance, le jardin prend une tout autre allure. Il devient, avec les « jardins à la française », une mise en scène de l’influence de l’homme sur la nature : géométrie parfaite, perspective notamment avec le jardin de Versailles, conçu par Le Nôtre pour le roi Louis XIV. C’est un symbole du contrôle de la raison et du pouvoir royal. Il exprime la maîtrise humaine sur le monde vivant.

Le jardin devient alors artificiel et majestueux, image de l’ordre humain et politique

Le jardin romantique : nature retrouvée

Au XVIII^e siècle, avec le Siècle des Lumières et le romantisme, apparaît le jardin à l’anglaise. Plus libre que celui à la française, irrégulier, traversé de rivières, de grottes, de ruines, il évoque le mystère, le sublime, le retour à la nature perdue. Il devient un lieu de rêverie et de mélancolie et d’imagination (avec notamment l’influence de Jean-Jacques Rousseau)

Le jardin devient alors intime, émotionnel et poétique.

Le jardin contemporain : écologie, mémoire, expérience

Aujourd’hui, les jardins ont des significations très différentes.

Ce sont, dans certains cas, des lieux écologiques où l’on pratique la permaculture (jardins partagés par exemple) avec la présence de biodiversité de tous les règnes du vivant.

Ce sont également des lieux de mémoire (jardins de la Shoah, jardins du souvenir : lieu dans le cimetière où l’on répand les cendres des défunt qui n’ont pas de tombe).

Enfin, ce sont des espaces végétaux représentant la ville de demain (jardins verticaux le long des murs, toits végétalisés).

Le jardin devient alors engagement, refuge, lien au vivant et à l’avenir.

Le jardin zen : paix et tranquillité

Comme une oasis qui apparaît dans l'aridité du désert ou une île au milieu d'une mer démontée, le jardin japonais évoque le plaisir de jouir d'une oasis de paix et de tranquillité au milieu de la désolation et du chaos de la nature inculte qui l'entoure.

Le jardin japonais ou jardin Zen reproduit des paysages naturels dans une organisation au millimètre près où rien n'est laissé au hasard. Le paysage naturel est reproduit en modèle réduit avec ses reliefs, ses cours d'eau, ses îlots et ses chemins.

Sept principes directeurs sont présents : l'austérité (*Koko*), la simplicité (*Kanso*), le naturel (*Shinzen*), l'asymétrie (*Fukinsei*), le mystère ou la subtilité (*Yugen*), la magie ou l'originalité (*Dasizoku*) et le calme (*Seijaku*).

Propice à la contemplation et au détachement, il permet à ceux qui s'y promènent de se vider l'esprit un instant pour mieux se ressourcer

Les jardins chinois : lieux de forces complémentaires

Les jardins chinois sont constitués de certains éléments symboliques incontournables comme la pierre, l'eau, le végétal et l'architecture. En veillant à recréer un microcosme de la nature, le jardin chinois incite au déplacement, à la promenade, aux déambulations, afin de découvrir les lieux, les secrets et les surprises qui s'y cachent. Il ne peut pas se dévoiler en un seul regard, mais demande du temps et de la patience pour être découvert.

Il se base également sur des forces complémentaires, le *Yin* et le *Yang*, ainsi que sur des éléments opposés qui se complètent : éléments humides et secs, zones d'ombre et de lumière, zones minérales et végétales...

Matrice fertile, le jardin est lié au principe féminin. Espace d'accueil, d'enracinement, de gestation et de renaissance, il reflète les cycles de la vie et la beauté du vivant.

Il est également un symbole féminin d'accueil, dans lequel la fontaine centrale qui le régit est l'élément masculin qui le féconde, image d'union et de complémentarité.

Lieu de rencontre le Ciel et la Terre le Divin et l'Humain

Le jardin symbolise le lieu où le ciel étoilé et la terre en fleurs se confondent.

Dans la mystique soufie, le jardin est la représentation du cœur purifié, où Dieu peut se refléter. Il est ce lieu secret, intérieur, où l'âme rencontre l'Amant divin. Le jardin devient alors un miroir de l'amour spirituel, un lieu d'union entre l'humain et le Divin.

Dans les traditions hindoues, les jardins célestes comme Nandana ou Vrindavan sont les lieux de jeu des divinités, notamment Krishna. Ils symbolisent la félicité divine, la beauté, le jeu cosmique (*lila*) et l'union mystique.

La représentation de l'âme

Dans la Kabbale, le *Pardès* signifie à la fois « verger » et voie vers la sagesse divine. Il représente une descente dans les profondeurs de l'âme à travers les niveaux d'interprétation des textes sacrés.

En alchimie, le jardin est un *locus secretus*, espace clos du Grand Œuvre. Il symbolise la transformation de l'âme, le travail sur soi, la culture des vertus et la quête d'unité intérieure.

Pour le psychanalyste des rêves, le jardin est un symbole onirique du Soi, reflet d'une psyché harmonieuse. C'est le lieu idéal pour la culture et la croissance de la vie intérieure, de notre propre jardin intérieur.

Le jardin, espace initiatique

Lieu de passage, le jardin initiatique s'explique comme un labyrinthe : il ne se livre pas d'un coup d'œil, mais demande une marche patiente. Le centre du jardin — souvent une fontaine, un arbre ou un autel — représente le cœur, la vérité, l'union retrouvée.

Le jardin est bien plus qu'un espace vert : il est une image archétypale de l'harmonie entre l'homme et la nature, entre l'âme et l'esprit. À travers les âges et les civilisations, il nous parle toujours d'équilibre, d'éveil, de beauté, de mémoire et d'espérance. Cultiver son jardin, c'est cultiver son intérriorité, son lien au vivant et son ouverture au sacré. ■

(1) Lire l'article de Marie-Agnès Lambert : *Des jardins à la française comme au XVII^e siècle à l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville* (paru dans la revue N°298, juillet 2018

<https://revue-acropolis.com/des-jardins-a-la-francaise-comme-au-xviie-siecle-a-labbaye-saint-georges-de-boscherville-en-normandie/>

Article traduit par M.F. Touret sur le site

<https://biblioteca-acropolis.org>

Article rédigé d'après l'article de M.A. CARRILLO de ALBORNOZ

Crédit image : Jardin botanique de Madère - Wikipédia

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Novembre 2025
N°376

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL
Conscience et réalité

4 SPIRITUALITÉ
Pas de philosophie sans vie intérieure!

6 SOCIÉTÉ
Les poupées Shein : non à la faillite morale!

8 PHILOSOPHIE
Rencontre avec Nicolas de Cues, Un penseur moderne de la Renaissance

12 SPIRITUALITÉ
Les sphères de la conscience

15 PSYCHOLOGIE
La peur dans les étapes de la vie

17 SYMBOLISME
Symbolisme du jardin

Retrouvez la revue Acropolis sur votre smartphone

Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral
D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche
www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris
Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>
secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA
Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes contenus dans cette revue,
doit mentionner le nom de l'auteur,
la source, et l'adresse du site :
<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :
secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone